LA

MAITRESSE DU MARI

COMÉDIE MÊLÉE DE CHANT



PAR

MM. J. DUFLOT ET NÉRÉE DESARBRES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 OCTOBRE 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DÉSIRÉ COLOMBIN	M. BRINDEAU.
ANNA	Mlle SAINT-MARC.
GARÇON D'AUBERGE	M. GALABERD.

La scène se passe à X... à l'auberge du Lion-d'Or.

Pour la musique, s'adresser au théâtre du Vaudeville.

Pour faciliter la représentation, MM. les Directeurs peuvent supprimer le *duo* et remplacer la musique nouvelle par des airs du répertoire ordinaire.

LA MAITRESSE DU MARI.

Le théâtre représente une salle commune de l'auberge du Lion-d'Or, à X... — Porte d'entrée au fond. — A gauche et à droite, au premier plan, une porte. — Au deuxième plan, à gauche, une fenêtre. — A droite et à gauche, sur le devant de la scène, un guéridon chargé de journaux. — Pendule, baromètre, cartes de chemins de fer, etc.

SCÈNE I.

LE GARÇON, seul, il essuie des assiettes près de la fenêtre.

Tiens, voici les deux convois qui arrivent en même temps... celui de Paris et celui de Troyes... Mais je ne me trompe pas? c'est monsieur Colombin que je vois. (Il s'avance sur le devant de la scène.) Ah! c'est un gaillard qui n'engendre pas la mélancolie! est-il bon enfant et pas fier!... allons-nous jaser!... il m'amusera avec ses gaudriolles... Ah! le champagne va sauter à l'hôtel du *Lion-d'Or*.

COLOMBIN, au dehors.

Gaspard! Gaspard!

(Le garçon va au-devant de Colombin.)

SCÈNE II.

COLOMBIN, LE GARÇON.

COLOMBIN, il lance sa valise au garçon.

RONDEAU.

Air de M. Montaubry.

Sur toute la terre,
Voyager toujours,
Chanter, rire, plaire
Et changer d'amours!
Heureux qui peut suivre
Ces conseils charmants,
Il est sûr de vivre
Jusques à cent ans.

Si l'ennui qui glace,
Ici m'a surpris,
Je change de place
Et n'y suis plus pris.
Gai, plein vergogne,
Je quitte Bordeaux,
Et de la Bourgogne
Gagne les coteaux.

Si le vin de Beaune,
Un jour me trahit,
Aux Bouches-du-Rhône
Je reprends l'esprit...
Crac, vito en Espagne,
Pays de l'amour !
J'y bats la campagne
Et j'y reste un jour.

Fuyons l'Angleterre
Et son noir brouillard ;
Là, point de mystère,
Point d'amour, point d'art !
Dans ma folle ivresse,
Si je veux aimer,
C'est une suissesse
Qui va me charmer.

Et puis quand je doute
De son sentiment,
Je reprends ma route
Encor plus gaîment !
Sur toute la terre
Voyager toujours,
Chanter, rire et plaire,
Voilà mes amours !

(Au garçon.) Ah ! te voilà encore ici, Gaspard ? tu es donc un serviteur fidèle ? tu tiens à cet établissement, tu en es une poutre, une cariatide... (Il allume un cigarre.)

LE GARÇON.

Monsieur a dit ?

COLOMBIN.

Un mot grec, jeune illétré, au-dessus de tes facultés morales... mais cela prouve en ta faveur... la constance est une vertu, surtout quand on se trouve bien où on est. (Un commissionnaire entre, portant une valise qu'il dépose à droite, puis sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANNA.

LE GARÇON, allant au-devant d'Anna, qui suit le commissionnaire.

Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle... c'est ici la salle d'attente des voyageurs... (Après une pause.) Si mademoiselle s'ennuie, elle pourra regarder par la fenêtre qui donne sur la place... toutes les voitures partent de là... le coup d'œil est est magnifique...

ANNA.

Merci de vos renseignements !

LE GARÇON, allant à Colombin.

Monsieur prendra quelque chose ?

COLOMBIN, regardant Anna, à part.

Toilette simple et de bon goût... (Il arrange ses cheveux.) minois chiffonné. (Il époussette ses bottes.)

LE GARÇON.

Alors, monsieur aura le temps de dîner ?

COLOMBIN.

Si tu es resté fidèle, tu es devenu bavard ; offre-moi ton silence et ton absence avec... j'ai besoin de recueillement...

LE GARÇON.

Oui, monsieur. (A part.) Lui qui aimait tant à causer avec moi... il est joliment changé... (Il sort.)

SCÈNE IV.

COLOMBIN, ANNA.

COLOMBIN, à part.

Est-ce une couturière ou une duchesse voyageant incognito? A son air réservé, à son maintien modeste, je la crois fleuriste; esquissons-la... Pardon, mademoiselle, je m'aperçois que je fume, je suis d'une étourderie... le cigarre vous incommode peut-être ?...

ANNA, toussant.

Nullement, monsieur.

COLOMBIN, à part.

Elle tousse, c'est une grande dame; soyons gentilhomme. (Il jette son cigarre. — Haut.) Accoutumé que je suis à la société de la plus laide moitié du genre humain, j'ai contracté cette mauvaise habitude... Pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

ANNA.

Je n'aurais jamais osé vous imposer une gêne, ou vous priver d'un plaisir.

COLOMBIN, à part.

Style de cour. (Haut.) Je serai toujours heureux de faire à une jolie femme un sacrifice...

ANNA.

Monsieur est galant !

COLOMBIN, à part.

. Sa langue se délie... poussons nos investigatione... (Haut.) Mademoiselle arrive de... ?

ANNA.

De P ris.

COLOMBIN.

J'allais le dire ; il suffit de vous voir pour le deviner.

ANNA.

Ah ! de mieux en mieux...

COLOMBIN.

A votre air, à votre élégance, on ne peut s'y méprendre... les parisiennes ont un cachet, un je ne sais quoi...

ANNA.

Encore des compliments !

COLOMBIN.

Moi, j'arrive de Troyes en Champagne.

ANNA.

Je m'en doutais.

COLOMBIN.

Quoi ! j'ai l'air aussi champenois que ça ?

ANNA, souriant.

Oh ! non; mais à votre conversation pétillante...

COLOMBIN.

Comme le vin de mon pays; vous m'assimilez à ce produit. Grand merci de ce sarcasme !

ANNA.

C'est une restitution que je vous fais et je suis encore en reste avec vous au moins de deux compliments.

COLOMBIN.

Mille fois trop bonne, mademoiselle, (Après une pause.) Mademoiselle habite le faubourg Saint-Honoré ?

ANNA.

Non, monsieur.

COLOMBIN.

Le faubourg Saint-Germain, quartier latin ?

ANNA.

Pas davantage.

COLOMBIN.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous loger dans le quartier Bréda.

ANNA.

Puisque vous tenez tant à savoir où... je ne demeure plus, je vais vous satisfaire : c'était rue Vivienne.

COLOMBIN.

Belle rue ! un peu trop modiste.

ANNA.

Merci, monsieur.

COLOMBIN.

Néanmoins occupée par l'élite de la société.

ANNA.

Je suis modiste.

COLOMBIN, embarrassé.

Charmante profession que j'honore de toutes mes forces; elle crée tant de jolies choses, mademoiselle !... A propos, depuis quelques instants, je vous appelle mademoiselle. gros comme le bras, peut-être avez-vous droit à un autre titre?

ANNA.

Non monsieur, pas encore.

COLOMBIN.

Tant mieux !

ANNA.

Pourquoi tant mieux ?

COLOMBIN.

Ai-je dit : tant mieux ?

ANNA.

J'ai cru l'entendre.

COLOMBIN.

Eh bien ! je ne m'en dédis pas. Oui, mademoiselle, je vous avouerai que toutes les fois que le hasard met sur mes pas une jolie femme, j'éprouve un regret ; car je me dis : C'est une chance de moins, pour moi, de rencontrer une jolie fille, quand, plus tard, je me fixerai dans les liens du mariage.

ANNA.

Ah ! vous avez l'intention de vous fixer...

COLOMBIN.

Jusqu'à présent j'ai mené la vie errante de commis voyageur... mais un jour viendra...

ANNA.

Ah ! monsieur est commis voyageur ?...

COLOMBIN.

Ça ne vous inspire pas une grande confiance ! moi, je fais exception ; je suis le Caton des commis-voyageurs, comme vous êtes sans doute la Lucrèce des modistes... heureuse rencontre ! Il est vrai que je n'ai pas encore eu le temps de beaucoup songer à l'avenir, mais j'ai un oncle qui y pense pour moi, ça revient au même. C'est lui que je vais rejoindre en ce moment... je ne sais quel besoin subit l'a pris de me voir.

ANNA, elle va à la fenêtre.

Allons, bonne chance ! monsieur.

COLOMBIN, il regarde sa montre, à part.

Comme le temps passe !... déjà un quart d'heure d'écoulé !... Est-ce que la vertu aurait sa raison sociale rue Vivienne ? Nous allons bien voir. (Haut.) Mademoiselle paraît inquiète, attendrait-elle quelqu'un ?

ANNA.

Quelqu'un, non, j'attends une diligence.

COLOMBIN.

Et moi aussi ; mademoiselle va rejoindre sa famille ?

ANNA, très-timidement.

Peut-être bien.

COLOMBIN.

J'ai fait une question indiscrète... mais en voyage, cela est permis, on se fait volontiers des confidences réciproques... Que faire de mieux que de causer et rire ?

ANNA.

Rire ! je n'ai pas le cœur à la joie.

COLOMBIN.

Mademoiselle va recueillir l'héritage d'un parent adoré ?...

ANNA.

Non, monsieur, je vais dans ma famille pour avoir une entrevue avec mon futur

COLOMBIN.

Tant pis !

ANNA.

Pourquoi tant pis ?

COLOMBIN.

Ai-je dit : tant pis ?

ANNA.

Oui, monsieur.

COLOMBIN.

Eh bien ! je ne m'en dédis pas encore ; cette entrevue semble vous contrarier... et cela me contrarie aussi... c'est une sorte de sympathie.

ANNA.

Monsieur est tendre,

COLOMBIN.

En voyage, on a des impressions si vives... et mademoiselle n'a pas d'entraînement pour le mariage ?...

ANNA.

Le mariage en lui-même ne m'effraie pas beaucoup.

COLOMBIN.

Si les liens indissolubles ne vous font pas peur, c'est alors le mari que vous redoutez ?

ANNA.

Hélas !

COLOMBIN.

Eh bien ! je le déteste.

ANNA.

Comment pourrais-je aimer un homme qui s'impose à moi, sans me connaître, de par la volonté de mon père.

COLOMBIN.

Un homme qui ne comprendra pas les modistes, un affreux provincial. Ces pères n'en font jamais d'autres... Vous auriez préféré choisir ?

ANNA.

C'est assez naturel !

COLOMBIN.

Votre choix était fait peut-être ?

ANNA.

Non, monsieur, je suis très difficile.

COLOMBIN.

Vous en avez le droit... Voyons, mademoiselle, franchement,

puisque le mariage ne vous est pas antipathique, vous avez rêvé un mari, n'est-ce pas ?

ANNA.

Oui... pourquoi ne pas l'avouer...

COLOMBIN

Toutes les jeunes filles font un rêve.

ANNA.

Rêve impossible au réveil.

DUO.

Musique de M. Montaubry.

COLOMBIN.

On rêve un époux
Jovial et doux,
D'un esprit aimable
Et pas trop jaloux.

ANNA.

On le rêve grand,
Bien fait, élégant,
Visage agréable
Et surtout galant.

COLOMBIN.

On le prend quinteux,
Bilieux, catharreux,
Faisant la grimace,
Et pas amoureux.

ANNA.

Heureuse s'il n'est
Avare et fort laid,
Et même, ô disgrace !
Un peu contrefait.

COLOMBIN.

C'est si doux pourtant
D'avoir un enfant,
Un cher petit ange,
Qu'on berce en chantant.

ANNA.

Bonheur sans mélange,
O trésor charmant !

ENSEMBLE.

Tous deux on l'embrasse,
Tous deux on l'enlace,
On revit en lui.
Tous deux on le veille,
Et quand il s'éveille...

COLOMBIN.

Le vieux mari
S'est endormi.

ENSEMBLE.

C'est le mariage,
Voilà le ménage
Dans sa réalité.
Adieu les beaux songes!
Tous étaient mensonges!
L'époux seul est resté.

ANNA, s'asseyant à gauche.

On s'assied à un comptoir de province où l'on périt d'ennui; on enlaidit avant l'âge et voilà la vie passée!

COLOMBIN.

Quand on pourrait être si heureux!... car enfin, dans ce monde, une âme doit, en cherchant bien, trouver sa sœur. Le système des atômes crochus est là pour le prouver. Mais souvent, quand l'âme qu'on cherche est sur notre route droite, nous prenons, pour la rencontrer, un chemin de traverse.

ANNA.

Si les parents ne s'en mêlaient pas!

COLOMBIN.

Il est évident que les atômes se rencontreraient. On croirait vraiment que c'est pour eux qu'on se marie!

ANNA.

C'est à peine encore s'ils vous consultent. Lorsque j'ai demandé à mon père quel était l'âge de mon futur, il m'a répondu avec sa prose de négociant : *Vingt mille francs le jour de la signature du contrat.*

COLOMBIN.

Comme si vingt mille francs faisaient le bonheur. (Après une pause.) Ça y aide un peu.

ANNA.

C'est l'avis des pères.

COLOMBIN.

C'est vrai!... Après cela, qu'on prenne un mari de leurs mains ou qu'on le choisisse, le dénouement est toujours le même. Deux cœurs qui s'aiment, ont-ils besoin d'un contrat?... Voulez-vous que je vous dise mon opinion, mademoiselle?... Votre futur est un malhonnête homme!

ANNA.

Comment?

COLOMBIN.

N'est-il pas évident qu'en vous épousant, il prend la femme d'un autre. A qui persuadera-t-on que ces jolis cheveux, ces joues si fraîches, cette main mignonne et ces petits pieds ont été confectionnés pour cet intrus sans délicatesse et sans foi.

Air :

Oui, cet être plein de cynisme,
Qui va voler le bien d'autrui,
Aura sans doute l'égoïsme
De vous garder tout entière pour lui.
Bientôt parlant en maître avec rudesse,
Et par vos pleurs bien loin d'être attendri,
Vous ne serez plus sa maîtresse,
Mais il sera votre mari.

ANNA.

Ce n'est peut-être pas aussi effrayant que vous le dites !

COLOMBIN.

Au contraire, j'atténue. Le mariage est une horrible chaîne. Toutes les femmes sont là pour le dire, tandis que la liberté a tant de charmes.

ANNA.

Permettez, monsieur...

COLOMBIN.

Tenez, je suis assez bon peintre, et, si vous y consentez, je vais vous faire voir ce que c'est qu'un mari, et ce que c'est que... la contrepartie : l'enfer et le paradis... et vous apprécierez après...

ANNA.

Je ne sais pas si je dois...

COLOMBIN.

Eh ! mon Dieu ! c'est peut-être la providence qui m'a mis sur votre chemin pour vous arrêter à temps.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Monsieur a sonné?... monsieur veut quelque chose ?

COLOMBIN.

Je n'ai pas sonné... je ne veux rien.

LE GARÇON.

Alors, c'est mademoiselle qui désire ?...

COLOMBIN.

Rien. . Si ! apporte sur-le-champ une table et deux couverts.

LE GARÇON.

Monsieur a de l'appétit à c't' heure, l'air est si vif ici !

COLOMBIN.

Tu n'es pas encore revenu ?

LE GARÇON.

Voilà ! voilà ! (A part.) Comme il est changé ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

ANNA, COLOMBIN.

ANNA.

Que voulez-vous faire?

COLOMBIN.

Nous allons inaugurer notre entrée en ménage par un repas. Au dîner, on est expansif; le mari met les coudes sur la nappe il est là dans son beau... Allons, la comédie commence, je suis le mari.

ANNA.

Vous voulez jouer la comédie; mais c'est un enfantillage.

COLOMBIN.

Vous allez voir... vous allez voir.

ANNA, à part, regardant la pendule.

Au fait! ça fera passer le temps.

COLOMBIN.

(Il remonte la scène, fait semblant de rentrer; il met les mains dans ses poches et prend un air sévère.

Eh bien! madame, le dîner n'est pas encore prêt?... A quoi songez-vous donc?... Toujours en retard! (Du ton naturel.) Vous venez à moi pour m'embrasser.

ANNA.

Comme vous y allez!

COLOMBIN.

N'ayez pas peur... je suis le mari... je vais refuser... Allons, approchez et dites-moi quelque chose.

ANNA, prenant timidement le rôle de la femme.

Je ne vous attendais pas sitôt, mon ami!

COLOMBIN.

Bien. Avancez comme pour m'embrasser. (Elle approche. — Brusquement.) Laissez-moi, je suis harrassé de fatigue. Vous allez me faire dîner maintenant à l'heure où les autres soupent. (Du ton naturel.) Allons, prenez le ton piqué et dites-moi que c'est la faute de la cuisinière.

ANNA, s'animant un peu.

Mais, prenez vous en à votre cuisinière.

COLOMBIN, du ton naturel.

Voilà que vous comprenez. (Reprenant son rôle.) Il fallait la surveiller! vous êtes tout le jour à lire des romans, à regarder les passants par la fenêtre, tandis que je n'ai pas un seul cordon à mes faux-cols, et que mon dîner ne se fait pas.. (Du ton naturel.) Allons! chaud! chaud!

ANNA, plus animée.

Eh bien! monsieur, faites vous-même votre cuisine.

COLOMBIN.

Très-bien.

SCÈNE VIII.

COLOMBIN, ANNA.

COLOMBIN, continuant le rôle du mari.

Puisqu'il m'est impossible de dîner chez moi, je vais aller au restaurant. (Il se lève. — Du ton naturel.) Il faut vous y opposer.

ANNA.

C'est-à-dire, monsieur, que vous prenez le premier prétexte venu pour sortir... pour aller au café; votre maison vous est devenue un séjour insupportable... Ah! vous avez une jolie conduite : vous faites la cour à toutes les grisettes de la ville; vous êtes un pillier d'estaminet, vous fumez comme... une cheminée.

COLOMBIN, du ton naturel.

Très-bien!... bravo!

ANNA, de même.

Je crois que j'exagère!

COLOMBIN.

Non, vous êtes encore trop douce.

ANNA, souriant.

A moins de vous battre.

COLOMBIN.

Il y en a qui vont jusque là... ou qui sont battus.

ANNA.

Fi, monsieur!

COLOMBIN.

Continuons, continuons!

ANNA.

Je ne sais plus; si vous sortez, que faire?

COLOMBIN.

Vous y opposer.

ANNA, reprenant son rôle.

Eh bien! monsieur, je vous déclare que si vous sortez, je sortirai aussi

COLOMBIN, de même.

Et où irez-vous?

ANNA.

Où cela me plaira.

COLOMBINE,

Je le sais bien, perfide, car vous me trompez. Vous avez un amant.

ANNA.

Il me soupçonne, le monstre!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GARÇON, apportant du champagne.

ANNA.

Tenez, monsieur vous n'êtes qu'un débauché!

COLOMBIN,

Madame, prenez garde!

LE GARÇON, au fond, à part.

Est-ce qu'il se serait permis? (Haut.) Voilà le mousseux.

COLOMBIN, gaiement.

Voilà le champagne, la scène change. (Au garçon.) Va voir sur la place si j'y suis.

LE GARÇON, à part.

Il est fou! Mon Dieu! comme il est changé! (Il sort.)

SCÈNE X.

COLOMBIN, ANNA.

ANNA.

Allons, monsiour, vous peignez le mariage avec des couleurs trop sombres pour que cela soit vrai.

COLOMBIN.

C'est exact, ot encore je ne vous ai offert que les demi-teintes; mais passons à des tableaux plus riants; d'abord vous vous placez à côté de moi.

ANNA.

Vraiment. (Elle s'assied près de lui.)

COLOMBIN.

Plus près.

ANNA.

Votre chaise touche la mienne.

COLOMBIN.

Elle est encore bien loin.

ANNA.

Ah! pardon! (Elle éloigne sa chaise.)

COLOMBIN.

Le champagne commence donc le repas.

ANNA.

Pourquoi lo champagno?

COLOCBIN.

Comme compatriote, je lui dois la préférence, et puis comme vin des amoureux, c'est le nôtre.

COUPLETS.

Air de M. Montaubry.

Pour seconder l'elan du cœur,
Dans un amoureux tête-à-tête
Et de l'amant faire un vainqueur,
Cette liqueur mousseuse est prête.
(*A Anna.*) L'amour a su vous désarmer,
Le vin nous a fait téméraire,
Et si parfois l'amour altère,
Le champagne vous fait aimer.

Il faut boire, il faut aimer
La douce ivresse
A la maîtresse
Apprend l'art de plaire et charmer.

ANNA.

Même air :

Mais il me semble que l'amour
Ne doit pas chercher dans un verre,
Lorsqu'à sa belle on fait la cour,
Le secret de vaincre et de plaire;

COLOMBIN.

Cela ne peut l'humilier;
A notre ardeur vous pouvez croire,
Si l'amour a de la mémoire,
Le vin ne fait pas oublier.

ENSEMBLE.

COLOMBIN.

Il faut boire, il faut aimer!
La douce ivresse
A la maîtresse
Apprend l'art de plaire et charmer.

ANNA.

Sans jamais boire, on peut aimer,
L'affreuse ivresse
A la maîtresse
N'apprend jamais l'art de charmer.

COLOMBIN, du ton naturel.

Bravo! bravo! voilà la vie joyeuse de deux cœurs qui s'aiment... Quel excellent vin! quel délicieux repas!... (Reprenant son rôle.) N'est-ce pas, ma bonne petite Adèle?... (Du ton naturel.) Car vous vous appelez Adèle.

ANNA, du ton naturel.

Mais il me semble que ceci devient... (Elle éloigne sa chaise.)

COLOMBIN.

Plus gai que le dîner du mari; l'amour assaisonne tous les mets!... (Reprenant son rôle.) Figure-toi, ma chère... (Il approche sa chaise.)

ANNA, vivement.

Vous me tutoyez? (Même jeu.)

COLOMBIN, du ton naurel.

Si celui qu'on n'aime pas, dit : *Vous*, celui qu'on a choisi a bien le droit de dire : *Toi*. C'est là un de ses moindres privilèges. (Même jeu.)

ANNA.

Je trouve, monsieur, que le badinage va un peu loin.

COLOMBIN.

Mais, nous jouons la comédie, il faut prendre nos rôles au sérieux. (Reprenant son rôle.) Tu dois donc à ton tour me tutoyer... voyons, laisse parler ton cœur.

ANNA.

Mon cœur n'a rien à dire.

COLOMBIN, du ton naturel.

C'est impossible. Vous avez déjà aimé dans votre vie. Vous avez senti près de vous battre un cœur pour lequel vons aviez quelque sympathie.

ANNA.

Non, monsieur.

COLOMBIN.

Ça ne fait rien... vous pouvez bien vous imaginer ce qu'on peut dire à un homme qu'on aime. On commence toujours par lui dire... « Vous êtes un vilain, je ne te crois pas; ce qui veut dire : Tu es charmant, parle, parle toujours; je t'écoute avec mes oreilles, mes yeux et mon cœur. »

ANNA.

C'est assez gentil, en effet...

COLOMBIN.

Quand on a une fois essayé de ce langage on ne ne peut plus s'en défaire.

ANNA, timidement, reprenant son rôle.

Tu disais donc que tu m'aimais, menteur; tu en dis autant à toutes les femmes.

COLOMBIN, criant.

C'est parfait! (Du ton de l'amant.) Quoi ! moi ! peux-tu bien le penser ? je te jure que tu es mon seul amour, mon seul rêve.

ANNA.

Tais-toi, vilain, tu me trompes, j'en suis sûre. (Elle rit. — Du ton naturel.) Est-ce cela?

COLOMBIN, du ton naturel.

Tout-à-fait ça ! (A part.) Comme elle fait des progrès. (Haut, prenant son rôle.) Moi, abuser de ton innocence !... m'en crois-tu capable ?... vide ton verre de Champagne.

ANNA.

Non, je n'ai pas soif.

COLOMBIN.

Raison de plus... (Après une pause.) Tous les autres hommes, vois-tu, te diront que tu es jolie... ce qui est vrai ; qu'ils n'ont jamais rencontré une taille aussi fine... ce qni est encore vrai, des yeux aussi vifs, ce qui est toujours vrai, ne les crois pas ; ces hommes-là, vois-tu, veulent t'abuser, ils n'apprécieront jamais les qualités de ton cœur, ils no seront pas dignes de ton amour. Il n'y a que moi qui sais ce que tu vaux et qui t'aimerai éternellement. (Il se met à genoux.)

ANNA, se levant.

Permettez monsieur, je n'avais pas prévu que ça irait jusque là ; reprenez, je vous prie le rôle de mari.

COLOMBIN, il se relève, du ton naturel.

Volontiers. (A part.) C'est dommage!... (Appelant.) Gaspard! (Le garçon entre.) Enlève la table. (Reprenant le rôle du mari.) Quant à moi, madame, je vais préparer ma toilette pour le bal de l'autorité ; songez à la vôtre, et ne me faites pas attendre selon votre habitude.

ANNA, à part.

Je l'aime mieux comme ça.

LE GARÇON.

Au bal! vous allez au bal? mais il y a quinze jours que le sous-préfet l'a donné son bal!

(Colombin sort à droite, et ferme la porte au nez du garçon.)

SCÈNE XI.

LE GARÇON, ANNA.

LE GARÇON.

Mademoiselle, connaissez-vous bien ce monsieur?

ANNA.

Je le vois pour la première fois.

LE GARÇON.

Eh bien! mademoiselle, vous ne devez pas le reconnaître; depuis son dernier voyage il est très changé.

ANNA.

Vous semblez le connaître beaucoup!

LE GARÇON.

Je n'aurais jamais cru qu'il osât...

ANNA.

Quoi?

LE GARÇON, riant.

Qu'il osât vous manquer de respect.

ANNA.

Ah! il m'a donc manqué de respect?

LE GARÇON.

Il le faut bien, puis que vous l'avez appelé monstre et débauché.

ANNA, souriant.

C'est vrai... et à son dernier voyage il n'osait manquer de respect à personne?

LE GARÇON

Toujours jovial, toujours chantant, mais pas débauché et faisant des affaires dans le champagne, comme personne. Aujourd'hui, il a l'air d'être fêlé. C'est peut-être l'amour qui lui a tourné la cervelle, il trouve le bouillon faible, il veut danser chez le sous-préfet, il vous dit des choses qui ne sont pas à dire.

Le Lion-d'Or est renommé pour ses mœurs. Si je disais au patron qu'il trouve mauvais le consommé et que ses principes vis-à-vis des clients le sont aussi... mauvais!... le brigadier de la gendarmerie n'est pas loin et on lui demanderait à voir ses papiers!

ANNA.

Rassurez-vous, mon ami, il n'est pas aussi fou que vous croyez, et puis je sais me protéger moi-même.

LE GARÇON.

Ah! si mademoiselle en répond... et si elle se défend elle-même, c'est différent! mais il est bien entreprenant, prenez-y garde!...

ANNA.

Merci de votre sollicitude.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COLOMBIN.

COLOMBIN.

Eh bien! madame, êtes-vous prête?

LE GARÇON, à Anna.

Oh! comme il a l'air hagard!... s'il y a dû danger, vous m'appellerez, mademoiselle.

COLOMBIN.

Gaspard, faites avancer une voiture. (Du ton naturel.) Mais file donc, tu te jettes toujours dans mon roman.

LE GARÇON..

Oui, monsieur...(A Anna.) Vous n'aurez qu'à crier : au secours, Gaspard!... (En s'en allant.) Est-il changé! est-il changé!

SCÈNE XIII.

COLOMBIN, ANNA.

COLOMBIN, du ton naturel.

Vous allez voir ce que c'est qu'un mari au bal. Nous faisons notre entrée... (Il prend le bras d'Anna; ils marchent.) Nous saluons la société, vous allez vous asseoir à droite, côté des jeunes gens, moi, je me mêle aux gens sérieux ou ennuyeux, comme vous voudrez. Je commence... (D'un ton brusque, reprenant son rôle.) Madame, j'aime à croire que vous ne danserez pas avec ce freluquet de monsieur Oscar.

ANNA, d'un air soumis, reprenant son rôle.

Puisque vous l'exigez, monsieur.

COLOMBIN, du ton naturel.

Mais non, votre honneur s'indigne de ce soupçon.

ANNA, de même.

C'est juste! (Reprenant son rôle.) Pourquoi donc, monsieur, ne danserais-je pas avec lui?

COLOMBIN.

Parce que je ne veux pas être ridicule; cet homme vous affiche, madame.

ANNA.

Un pauvre garçon timide qui ne m'a jamais rien dit.

COLOMBIN.

Vous aimeriez mieux qu'il vous eût parlé. (Du ton naturel.) Le jeune homme s'avance. (Il passe de l'autre côté.) Madame me fera-t-elle l'honneur de danser avec moi?

ANNA.

Avec plaisir, monsieur.

COLOMBIN, revenant de l'autre côté.

Je vous le défends, madame.

ANNA.

Vous n'avez pas le sens commun, monsieur.

COLOMBIN, du ton naturel.

L'orchestre prélude... il vient vous chercher, et moi, je vais causer chemin de fer, rente ou politique...(L'orchestre joue une valse en sourdine.)

ANNA.

Et moi, je me laisse entraîner par mon valseur. (Elle se met à valser seule.)

COLOMBIN, à gauche, se figurant être au milieu d'un groupe.

Quant à moi, messieurs, voilà quelle est mon opinion... (A part.) Valse, valse, épouse criminelle, c'est la dernière fois que tu valseras. (Haut, du ton naturel.) Remarquez-vous que je vous lance des regards furibonds?

ANNA, de même.

Je ne vois rien du tout.

COLOMBIN, reprenant son rôle.

La société qui marche dans sa force et dans sa liberté, trouve des moyens coercitifs pour empêcher... les femmes de danser... (Arrêtant Anna.) C'est assez, madame; monsieur, ma femme est très-fatigué; prenez votre manteau, madame, et partons; veuillez l'excuser, monsieur... (Du ton naturel.) Répondez-moi que vous voulez rester.

ANNA, reprenant son rôle.

Mais j'arrive à peine, mon ami, et puis, j'ai promis la première schotisch.

COLOMBIN, de même, bas.

Je veux partir, madame, entendez-vous; quittez le bras de ce jeune homme, ou je vais éclater.

ANNA.

Eclatez si vous voulez. (Elle recommence à valser.)

COLOMBIN.

Madame, vous allez me forcer de sortir de mon caractère... (Courant après Anna.) Pardon, monsieur, il se fait tard, j'emmène

ma femme... Vous dites, monsieur, que je la prive d'un plaisir? ma femme ne doit danser qu'avec son mari... et je ne danse pas.

ANNA.

Mais, monsieur, vous abusez du droit de me tourmenter, de m'obséder.

COLOMBIN.

Tout le monde a les yeux sur nous, prenez mon bras, madame, et dissimulez votre dépit.

ANNA.

Mais on vient me chercher pour la schostich; merci, monsieur. (Elle fait la révérence.) Mon mari ne veut pas que je danse... il est très-ridicule... c'est vrai, mais que voulez-vous, c'est mon mari.

COLOMBIN.

Hein?

ANNA, du ton naturel.

Est-ce que vraiment c'est comme ça?

COLOMBIN, de même.

Attendez donc, la scène du retour... Gaspard! Gaspard!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Vous avez appelez?

COLOMBIN.

Deux flambeaux allumés!

LE GARÇON.

Il est midi moins dix.

COLOMBIN.

Deux flambeaux allumés, te dis-je!

LE GARÇON, à part.

Il veut lui faire voir des étoiles en plein midi. Comme il est changé! (Haut.) On y va! (Il sort haussant les épaules.)

SCÈNE XV.

COLOMBIN, ANNA.

COLOMBIN, reprenant son rôle.

Madame, comptez-vous me faire jouer longtemps le rôle de mari... bafoué? suis-je un Sganarelle?

ANNA, reprenant son rôle.

S'il vous plaît d'être jaloux, que m'importe!... je ne fais que ce qu'une honnête femme peut faire, vous n'avez pas un reproche à m'adresser.

COLOMBIN.

Vous croyez donc que je suis aveugle et que je ne vois pas clair dans vos intrigues?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Voilà de la lumière !

COLOMBIN.

Sortez, valet insidieux !... On n'est plus libre chez soi.

LE GARÇON, à part.

Il est fou à lier. (Haut.) Monsieur, c'est ici l'hôtel du Lion-d'Or.

COLOMBIN.

Donne-moi ma bougie. (Il lui arrache des mains.) Donnez à madame son flambeau et sortez, je vous chasse.

LE GARÇON, riant.

Ah ! ah ! ah !

COLOMBIN.

Vous êtes de connivence avec elle...(Au garçon, du ton naturel.) va-t-en donc, imbécille, tu me gênes.

LE GARÇON, sortant.

Le coup de marteau y est.

SCÈNE XVII.

ANNA, COLOMBIN.

COLOMBIN, reprenant son rôle.

Oui, j'ai vu les regards que vous avez échangés avec cet affreux Arthur.

ANNA, du ton naturel.

Non, il s'appelait Oscar.

COLOMBIN, de même.

C'est juste ! avec cet affreux Oscar.

ANNA, reprenant son rôle.

Mais, je vous assure, monsieur, que vous vous trompez, vos soupçons m'irritent et me lassent à la fin.

COLOMBIN, de même.

Je demanderai justice aux tribunaux !

ANNA.

Et moi aussi, monsieur, car je ne puis plus vivre avec un si méchant homme.

COLOMBIN.

C'est bien, madame, c'est bien ! voici votre appartement. désignant la gauche.) Voici le mien. (Désignant la droite.)

ENSEMBLE.

Quelle scène effroyable !
J'ai trop longtemps souffert !
Mon mari } c'est le diable !
Ma femme }
Ma maison, c'est l'enfer !

COLOMBIN.

Tribunal de première instance,
Si tu ne nous sépares pas,
J'irai cacher, loin de la France,
Ma honte dans les plus beaux climats.

ENSEMBLE.

Quelle scène effroyable !
J'ai trop longtemps souffert !
Mon mari } c'est le diable !
Ma femme }
Ma maison, c'est l'enfer !

(Anna rentre dans sa chambre, Colombin feint de rentrer dans la sienne.)

SCÈNE XVIII.

COLOMBIN, du ton naturel.

Eh bien ! elle s'en va ! . . elle ne rentre pas ! (Il regarde sa montre.) Je n'aurai pas le temps de poursuivre ma scène d'amant... Elle est vraiment charmante, cette petite ! de l'intelligence, de la vertu, une éducation presque complète ! (Il va vers la porte d'Anna.) Mademoiselle, qu'attendez-vous donc ?

SCÈNE XIX.

COLOMBIN, ANNA.

ANNA, du ton naturel.

J'attendais l'amant.

COLOMBIN.

Le voici... nous sommes encore au bal... justement on vient t'inviter... comme tu es très-jolie, il y a foule. (Il passe de l'autre côté.) Mademoiselle veut-elle m'accorder une redowa ?

ANNA, faisant la révérence.

Je la danse avec...

COLOMBIN, d'un ton naturel.

Appelez-moi Gustave...

ANNA.

Je la danse avec Gustave.

COLOMBIN, naturellement.

A un autre... (Reprenant son rôle.) Mademoiselle aura-t-elle la bonté de me réserver une mazurka... et à moi une contredanse, et à moi une polka ? (Il imite diverses voix.)

ANNA.

Merci, messieurs, je ne danse qu'avec Gustave...

COLOMBIN, contrefaisant sa voix.

C'est un heureux mortel que monsieur Gustave... (Du ton naturel.) Ici, vous pouvez dire : c'est mon danseur de prédilection, ou même, c'est lui que j'aime.

ANNA, souriant de même.

On n'avoue pas cela au bal.

COLOMBIN.

C'est vrai ; mais on le laisse penser, quand on est fière de lui... (Reprenant le rôle de l'amant.) Allons, mon amour dis-moi que tu m'aimes avec tes bonnes petites lèvres roses.

ANNA, reprenant son rôle.

On dirait que tu ne le sais pas.

COLOMBIN.

Oh !... si ! mais tu le dis si bien, que je voudrais l'entendre du soir au matin... (Ritournelle à l'orchestre.) Voici une polka...

Air de M. Montaubry.

Il n'est que la danse
Qui fait des heureux,
Qui berce en cadence,
Tous les amoureux.

Quand l'orchestre appelle,
On prend la plus belle
D'un air tendre et doux...
Sa taille élancée,
Que l'on tient pressée,
S'abandonne à vous.

La pauvre petite,
Tremblante, elle hésite,
Au premier accord ;
Son danseur l'emmène,
La valse l'entraine,
Son cœur bat plus fort !

On est intrépide,
La valse est rapide,
On peut tout oser ;
Et quand le bal cesse,
La douce maitresse
Vous rend un baiser.

ENSEMBLE.

Il n'est que la danse
Qui fait des heureux,
Qui berce en cadence
Tous les amoureux.

ANNA.

Et l'on se sépare en se disant adieu et l'on ne se retrouve jamais. (Elle remet son châle.)

COLOMBIN.

Ou bien on est liés pour la vie, comme nous le sommes tous les deux.

ANNA, oubliant son rôle.

Que dites-vous?

COLOMBIN.

Sans doute... tu appuies ton bras sur le mien... et nous sortons du bal pour aller rejoindre notre chambrette parfumée où jamais la brouille n'est entrée, où tout est joie, chanson et danse... (Il l'emmène à droite.)

ANNA, du ton naturel.

Eh bien ! où allons-nous ?

COLOMBIN, s'arrêtant de même.

Je m'identifiais tellement avec mon rôle, que je vous emmenais chez moi... Nous sommes chez nous. (Reprenant son rôle.) Ma bonne petite Adèle a été charmante, ce soir, elle n'a eu que des yeux pour moi.

ANNA.

C'est qu'elle n'aime que toi, et qu'elle a foi en ton amour.

COLOMBIN.

Aussi je vais bien la récompenser. Viens m'embrasser!

ANNA, du ton naturel.

Oui... supposez qu'elle vous embrasse.

COLOMBIN, de même.

Ah! décidément, vous ne prenez pas la chose au sérieux.

ANNA.

Nous n'avons plus que quelques minutes à rester ensemble. (Elle approche son visage. Colombin l'embrasse.)

COLOMBIN.

C'est presque un baiser d'adieu... en voyage cela se donne sans conséquence. (Il l'embrasse de nouveau.)

ANNA.

Assez! assez! pour un baiser de comédie, je le trouve un peu prolongé.

COLOMBIN.

Mais songez donc que c'est en même temps un baiser d'adieu, et d'amant.

ANNA.

Permettez... je ne distingue plus.

COLOMBIN, reprenant son rôle, musique en sourdine.

Adèle, je t'adore ! tu es ma vie, mon bonheur... tu es un ange qu'il faut aimer à genoux. (Il se met à genoux.)

ANNA, lui posant la main sur la bouche.

Tais-toi ! on pourrait t'entendre !

COLOMBIN.

Et que me fait le monde?... qu'il me surprenne à tes pieds, te disant que je t'aime ! mais je voudrais le dire devant la terre entière !

SCÈNE XX.

LES MÊMES, UNE VOIX, puis LE GARÇON.

UNE VOIX, en dehors.

Les voyageurs pour Montargis !

COLOMBIN, à part.

Maudite voiture !

ANNA, à part.

Elle arrive à temps !

COLOMBIN, tristement, du ton naturel.

Il faut nous séparer !

ANNA, de même.

Il faut nous dire adieu !

COLOMBIN, avec un soupir.

Ah

ANNA, de même.

Ah !

(Chacun de son côté va chercher son sac de nuit.)

LA VOIX.

Mademoiselle Anna Durand !

ANNA.

Voilà !

LA VOIX.

M. Désiré Colombin !

ANNA.

Désiré Colombin ! a-t-on dit?

COLOMBIN.

Mais oui... (A la voix.) Voilà ! (A Anna.) Mais qu'a donc de si effrayant ce nom-là?

ANNA.

Quoi !... c'est vous... Vous êtes Désiré Colombin ?

COLOMBIN.

Tout ce qu'il y a de plus Désiré...

ANNA.

Mais... c'est vous que j'épouse...

COLOMBIN.

O joie !... ô ciel !... ô mon oncle !... Quel brave homme! (Il embrasse Anna.)

ANNA.

Arrêtez, monsieur, modérez vos transports; nous ne sommes pas encore unis et le portrait que vous m'avez fait du mari ne m'encourage guère...

COLOMBIN.

Ne vous ai-je pas fait aussi le portrait de l'amant?

ANNA.

Oui, mais une fois marié, vous oublierez le second rôle, pour ne vous souvenir que du premier.

COLOMBIN.

Oh ! non, avec vous, jamais le mari... avec toi, toujours l'amant.

ANNA.

Si je vous croyais...

CALOMBIN.

Croyez-moi...

ANNA.

Puisque vous le voulez...

LE GARÇON, entrant.

La voiture va partir, on n'attend plus que vous... (A part.) Tiens !... ils paraissent d'accord à cette heure.

COLOMBIN.

Partons !

ANNA.

Partons !

COLOMBIN, au public.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Messieurs, en ce moment suprême,
Prêts à nous séparer de vous,
Notre peur est vraiment extrême ;
Prenez-vous parti, dites nous,
Ou pour l'amant, ou pour l'époux ?
M'est avis que pour toujours plaire
L'amant doit l'emporter toujours.

ANNA.

Laissez au mari sa colère,
Applaudissez à nos amours !

FIN.

Clermont (Oise). — Imp. A. Daix.